

Ida Vitale, *Ni plus ni moins*

La Librairie du XXI^e siècle/Seuil, éd. bilingue, trad. de l'espagnol (Uruguay) par Silvia Baron Supervielle & François Maspero, 2016, 265 p.

La poésie d'Ida Vitale - Uruguayenne poussée à l'exil par le coup d'état de 1973 -, nous parle de la mémoire, cette compagne souvent infidèle, avec un langage sobre, dépouillé, traversant les douloureuses frontières de l'oubli pour découvrir un nouveau monde. Le Mexique, d'abord, les États-Unis ensuite. La douleur de ce déracinement est exprimée dans le poème « Remerciement » (p. 221) :

*Je remercie ma patrie pour ses erreurs
celles déjà commises, celles qu'on voit venir,
aveugles, actives dans leur deuil blanc.
Je remercie la tornade contraire,
le demi-oubli, la frontière épineuse d'arguties,
la fourbe négation du geste occulte.
Oui, merci, merci beaucoup
de m'avoir incitée à marcher
afin que la ciguë soit efficace
et ne blesse plus lorsqu'elle mord
l'animal métaphysique de l'absence*

Avec une poésie qu'on pourrait qualifier d'antisurréaliste dans son refus de ce que le poète et critique littéraire Argentin Saúl Yurkievich appelait « le surréalisme torride et torrentiel, attaché à l'orgie métaphorique, à une frénésie tellurique » (Suma Crítica, 1997), la poète, enseignante et critique littéraire est partie de Montevideo vers la capitale mexicaine. Malgré la douleur d'être arrachée à sa famille, à ses amis, elle arrive à se reconstruire, toujours grâce à la littérature. Dans ses poèmes, elle exprime la souffrance d'une exilée perdue dans la gigantesque mégalo-pole, véritable *melting pot* des descendants

des Indiens et des conquérants espagnols, suivis plus tard par les exilés des dictatures de l'Uruguay, de l'Argentine et du Chili. Très vite, son talent de critique littéraire est reconnu par Octavio Paz, qui lui ouvre les portes de la revue *Vuelta*. Ida Vitale, exilée mais jamais amputée de son passé, souffre la perte des êtres aimés : « Ils dorment tous pour toujours, dorment dans un parage endormi de mes veines/ les ombres de ce monde, déjà créatures de la mort et miennes » (p. 21). Ida Vitale a reçu en 2015 le Prix Reina Sofía, la plus haute distinction Espagnole pour la poésie ibéro-américaine. Elle a aussi reçu les prix Octavio Paz en 2009, le prix Alfonso Reyes en 2014 et le prix García Lorca en 2016. Par l'intermédiaire de sa poésie, Vitale est un témoin rebelle de la violence historique : « Désormais/ il faut payer la consommation du temps,/ sans attendre/affaiblie la frénésie/ d'aller par un jardin de silice./ On laboure une fois encore le même sillon/pour rendre fertile la détresse,/ et la lettre/ le silence/ entrent doucement dans le sang » (p. 81). Dans un poème qui rappelle le suicide de Virginia Woolf, Ida Vitale écrit : « Elle n'a pas pu remplir de pierres ses poches/ et les noyer,/ avant que l'on abatte le toit/ sur le banquet du souvenir » (p. 207). Il s'agit d'une inutile recherche d'identité, des êtres perdus dans cet exil permanent, parce qu'on ne retrouve jamais la patrie abandonnée, puisque le pays aura changé et les êtres humains aussi. Dans cette quête stérile, la poète Uruguayenne, sorte de Sisyphe qui pousse une lourde charge de douleur vers des horizons en perpétuel mouvement, écrit des palimpsestes avec l'espoir de transmettre son testament littéraire : « Tout ici est palimpseste,/ passion du palimpseste : / à la dérive,/ effacer le peu d'acquis,/ repartir de rien,/ affirmer la dérive,/ se contempler dans le néant grandissant,/ cacher le vénéneux,/ tuer le salutaire,/ écrire des histoires délirantes pour des naufragés./ Attention : / on ne perd pas le passé sans en être châtié,/ on ne marche pas dans les airs » (p. 137). Néanmoins, la poète Uruguayenne sait que passer toute une vie à la recherche du temps perdu est stérile : « Mais les itinéraires incertains/ se dispersent sans suivre un sens précis./ Nous sommes redevenus nomades,/ sans les splendeurs du voyage/ ni direction au cœur du poème » (p. 151). Il faut souligner la grande qualité des traductions de cette anthologie, que ce soit celles de François Maspéro ou celles de Silvia Baron Supervielle, qui a traduit la plupart des poèmes.

Ingrid TEMPEL